

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

Mélanges Religieux.

ON S'ABONNE chez
M. FABRE et LE-
PROTON, Libraires, et
au Bureau du Journal, à
Montréal.

RECUEIL PÉRIODIQUE.

PRIX D'ABONNE-
MENT, quatre piastres
pour l'année, cinq pias-
tres, par la poste, pay-
ables d'avance.

Vol. 2.

MONTREAL, 17 DÉCEMBRE 1841.

No. 22.

LE TRUFAUTE.

La littérature française depuis quelques années a été livrée en proie à des trafiquants de la pensée, qui, jaloux des renommées anciennes qu'ils ne pouvaient égaler et profitant des perturbations politiques dont le bruit retentissait autour d'eux, se sont efforcés de faire entrer violemment un libéralisme bâtarde dans le champ de l'imagination. Egarant l'esprit public par ces éternels cris de réforme qui ne manquent jamais de réussir dans des jours d'innovation et de décadence ; décrétant l'abolition de toutes les règles que le génie avait acceptées jusque-là comme de fidèles auxiliaires ou d'utiles entraves ; proclamant l'art justiciable seulement du caprice et de la fantaisie individuels, on les a vus renverser les statues des grands hommes, afin de couronner sur ces piédestaux leurs royautés éphémères. Après les chefs est venu le troupeau des imitateurs, multitude aveugle, mais surtout turbulente, à qui il suffit d'ouvrir la porte pour qu'elle fasse irruption. On a exagéré les doctrines des maîtres ; on a crié encore plus haut qu'eux à l'indépendance et à l'affranchissement de toute règle ; on a proclamé le culte du laid et de l'horrible ; on a enfanté par milliers des œuvres déplorables pour venir en aide à des théories absurdes ; on a flétri toutes les vertus et réhabilité tous les vices ; on a étalé avec une fécondité malade, toutes les plais d'une société corrompue, qui loin de rougir d'elles-mêmes, se montraient au grand jour avec orgueil, demandant des suffrages et des applaudissements au lieu de la honte qu'elles devaient recueillir.

Qui dira combien de germes de mort ont été déposés dans tous les rangs de la société par cette littérature ardente, et savamment dissolue, qui livrait au ridicule et au mépris les saintes traditions du passé ? Les succès les plus scandaleux dans ce genre ont été obtenus : déification de l'orgueil, insulte à toutes les lois divines et humaines, moqueries prodiguées à la révélation et au sacerdoce catholiques,

profanation des choses les plus sacrées, essais malencontreux pour créer des religions nouvelles, comme si une religion était l'œuvre de l'homme ; on n'a rien oublié dans ce genre. La littérature française, comme une bacchante échevelée, a promené tour à tour sous les yeux, le spectacle de sa folie ou de sa fureur.

A la vue de ces déplorables aberrations de la Littérature contemporaine tirons nos conclusions et disons.

Non, il n'est pas vrai que le domaine de l'intelligence, livré à toutes les incursions de la dépravation humaine, n'admette ni principes ni règles. Le talent et le génie, nobles facultés que l'être pensant a reçues de la Providence, n'ont pu assurément lui être donnés que pour une fin raisonnable et digne du Créateur. S'il a soumis notre volonté à des lois certaines et imprescriptibles, comment nous persuadera-t-on qu'il ait abandonné cette autre partie de nous-mêmes à la folle indépendance de ses pensées, ou au caprice de ses inventions les plus bizarres comme les plus criminelles ? Une fois que la question est réduite à ces termes simples et positifs, on voit que la question n'est pas loin d'être résolue.

Sur quoi donc se fondait le sophisme dont les novateurs ont fait tant de bruit il y a quelque temps ? Ils oubliaient de distinguer, à dessein peut-être, la liberté d'avec l'usage de la liberté. L'homme est libre dans sa volonté ; qui le conteste, excepté quelques disciples rétrogrades du seizième siècle, qui, à l'exemple de Luther, nous parlent encore du serf-arbitre, et détruisent la personnalité humaine en lui dérobant un de ses plus glorieux privilèges. Mais de ce que l'homme est libre, s'en suivra-t-il que, dans le domaine de la morale, il doit tout se permettre ? Pourra-t-il sans honte trahir sa patrie, immoler les auteurs de ses jours, payer le bienfait par l'ingratitude, ravir le bien d'autrui, vendre un secret confié à sa bonne foi, s'abandonner aux voluptés qui dégradent, attenter à ses jours et sortir de ce monde avant l'heure marquée par la Providence ? Non, sans doute. Quel que soit le désir mauvais qui l'aiguillonne, quel que soit l'instinct pervers qui s'éveille dans son cœur, s'il est libre matériellement de passer outre, il n'en est pas moins vrai qu'il rencontre une loi morale qui l'avertit, et sa conscience qui réclame.

Il en est de même de l'intelligence. Tourmentez-vous tant que vous voudrez, elle ne pourra rien concevoir, rien enfanter qui ne touche à la morale par quelque point plus ou moins éloigné, mais toujours réel. A moins de la condamner à ne produire que des rêves de malade ou des visions pleines d'extravagance, il faudra bien que son œuvre ait une tendance et sa parole une signification ainsi qu'un but. Ici donc qu'arrive-t-il ? S'il est glorieux de se sacrifier pour sa patrie, de chérir ceux auxquels on doit le jour, de témoigner de la reconnaissance au bienfaiteur, de respecter dans sa personne l'image de la

Divinité, d'imposer silence aux basses convoitises, de s'abstenir du bien d'autrui, d'opposer aux tribulations de la vie présente une résignation chrétienne jusqu'à ce qu'il plaise au Seigneur de nous arracher à ce tombeau de la chair, sera-t-il glorieux à l'intelligence d'observer toutes ces vérités, de flétrir toutes ces vertus, et d'appeler sur elle la réprobation de la multitude, afin d'éteindre dans les âmes les sentimens généreux ? Dans ce divorce que l'on crée entre deux facultés qui émanent d'un seul principe, que devient alors l'unité de l'homme ? Il faut bien qu'on le comprenne ; les devoirs s'enchaînent dans un nœud indissoluble ; ils passent de l'entendement à la volonté. Quelle que soit pour l'une et pour l'autre la liberté d'action, il n'est pas plus permis à celui-là d'être dépravé à l'état intellectuel, qu'à celle-ci d'être criminelle à l'état pratique.

Que l'on ne vienne donc plus nous dire que l'art ne reconnaît pas de lois. Ses lois intimes et profondes, ce sont les vérités morales et religieuses. Sa dignité consiste à les reconnaître bien plus qu'à s'en affranchir. Hors de là il n'y a qu'aberration pour le talent et abaissement pour l'intelligence, condamnée à marcher sans clartés qui la guident, et à s'épuiser laborieusement dans le vague de ses pensées. Les exemples ne nous manqueraient pas si nous voulions citer des noms propres.

Il y a plus ; c'est relever le talent à ses propres yeux et aux yeux de la multitude que d'en faire le conservateur des vérités morales et religieuses dont vivent les sociétés. Par là, sa mission devient sublime, puisqu'il s'associe, pour sa part et dans sa sphère, à l'action du sacerdoce catholique, chargé d'entretenir la vie dans le monde moral. Au contraire, avec les théories de ces hommes qui parlent tant de la dignité humaine, et veulent que l'art relève du caprice et de la fantaisie plutôt que de la raison et de la sagesse, que devient le génie lui-même ? Quelque chose qui n'a pas la conscience de ses actes ; un flambeau qui éclaire aujourd'hui, une torche qui embrasera demain. Il n'aura ni but ni responsabilité ; il fera le bien au hasard ; il se jettera dans le mal à l'aventure, variable, fantaisque, et changeant à tout instant de ligne et de route. Autant vaudrait préconiser la folie. Autant vaudrait assimiler l'homme de lettres au baladin qui amuse un moment la multitude sur nos places publiques, et se retire satisfait quand la galerie a payé de quelques deniers sa joie populaire. Encore faisons-nous une grande différence entre l'homme qui divertit la foule du haut de ses tréteaux, et le corrupteur de la morale publique.

Voilà donc quelle est notre doctrine. Avant tout, nous plaçons les vérités morales et religieuses comme base fondamentale de tout système littéraire. Nous laissons le caprice et le désordre à ceux qui ne veulent pas d'autre loi, parcequ'ils y trouvent leur compte apparemment. Pour nous, nous rougirions de descendre au-dessous de ce

païen, qui, avant que la lumière eût jailli de la croix, proclamait, avec une raison si élevée, que le beau n'est que la splendeur du vrai.

Si nous jetons un rapide coup-d'œil sur le passé, il faut avouer que le génie ne s'est pas trop mal trouvé de l'étroite alliance qu'il a contractée avec la religion. Dans les arts, il élève, en société avec elle, la magnifique coupole de Saint-Pierre de Rome ; il tient la palette de Michel-Ange ; il dirige les pinceaux de Raphaël : il préside aux grandes fresques de Cimabué, Orcagna et Giotto. Dans l'histoire, il écrit les pages immortelles où Bossuet nous montre, dans un plan si lumineux, le gouvernement visible de la Providence. Dans la tragédie, il inspire à Corneille Polyeucte, à Racine Athalie, drames majestueux, tout à la fois si différens et si semblables par les grandes inspirations qui les dominent également. Dans l'Épopée, il enfante la mystérieuse trilogie du Dante ; avec Milton, il chante la chute du premier homme et de l'humanité tout entière ; avec Klopstok, la réparation de cette lamentable misère, et, enfin, avec Chateaubriand les triomphes du christianisme.

Mais, pour atteindre à ces magnifiques résultats, nous devons dire aux écrivains qu'il faut des convictions sincères et profondes, et non pas cette vague religiosité, où il ne fait ni nuit ni jour, où les devoirs n'ont ni formule ni sanction, et qui ressemble assez bien à ces héros nuageux d'Ossian, flottantes apparitions plutôt que réalités vivantes. L'ange des fortes pensées ne descend pas plus dans les cœurs où manquent le mouvement et les palpitations de la foi, que dans les intelligences corrompues par le vice ou par le sophisme.



NOTICE BIOGRAPHIQUE

SUR

MGR. J. O. PLESSIS.

(SUITE ET FIN.)

«St. Roch, Nicolet n'absorbaient pas toute l'attention du pontife à multiplier les établissemens religieux : son vaste génie embrassait toute l'étendue du diocèse. Ses lettres nombreuses et fréquentes suppléaient à sa présence, et tout allait par son ordre ; il prenait part à tous les sujets de joie et d'affliction qui arrivaient à son clergé ou à son peuple. Mais rien ne l'affligeait tant que l'aveuglement des tribus payennes qui bordent principalement au nord, à l'ouest et au nord-ouest les confins de ce pays. Depuis l'extinction des Jésuites, aucun missionnaire n'avait travaillé constamment à la conversion des infidèles. Le clergé peu nombreux du diocèse suffisait à peine pour la déserte des cures et des missions de l'intérieur : comment les évêques de Québec n'auraient-ils pas regardé comme impossible ce que l'illustre défunt en-

reprit ensuite avec succès. Par ses soins, une mission prit naissance à la Rivière-Rouge, dans le département du nord-ouest : un évêque, des missionnaires annoncent depuis neuf ans (aujourd'hui vingt-deux ans) le royaume du ciel à divers peuples barbares. Il est vrai que plusieurs de ces infidèles ne correspondent pas aux grâces qui leur sont offertes. La conversion des sauvages a toujours été difficile, à cause de leurs vices et de leur brutalité ; et des hommes apostoliques, tels que les RR. PP. Brébeuf et Lallemand, y ont travaillé de longues années, sans autres fruits que d'administrer le baptême à quelques enfans moribonds. On ne doit pas être étonné si la mission de la Rivière-Rouge n'a pas encore fait tout le progrès qu'attendaient des personnes qui ne connaissent ni le génie, ni le caractère des barbares de cette contrée. Mais la sainte parole est annoncée ; sa semence y a été jetée ; le devoir du premier pasteur est donc accompli : c'est maintenant à Dieu de donner l'accroissement et de faire connaître ses élus.

“ Je ne finirais pas, s'il fallait énumérer les bonnes œuvres dont il fut l'âme et l'instrument. Il faudrait parcourir tous les points de cet immense diocèse et compter les paroisses nouvelles qu'il érigea, les églises qu'il fit bâtir, les prêtres qu'il forma, les écoles qui lui durent naissance, tels que les deux établissemens légués à la fabrique de Québec, pour continuer cinq écoles, dont trois au faubourg St. Roch, et deux dans celui de St. Jean ; maisons qu'il bâtit à même ses épargnes, pendant qu'il avait la cure de Québec, dont le revenu était alors bien au-dessous de ce qu'il est aujourd'hui. J'aurais parlé des vocations ecclésiastiques qu'il encouragea, des vierges sacrées qu'il dota, des travaux publics auxquels il contribua, des missions qu'il fonda, des sujets qu'il fournit aux diocèses voisins, ... de tout ce qu'il fit pour la gloire de Dieu, l'intérêt public et sa propre sanctification. Il suffit de dire que sa vie entière a été une application continuelle à atteindre de si louables fins. Il y travaillait encore !.. lorsque le 4 décembre 1825, jour à jamais déplorable dans les fastes de l'Eglise du Canada, vers les trois heures de l'après-midi, il s'endormit tout-à-coup du sommeil des justes.

“ Cette mort inattendue causa un deuil général dans les villes et dans les campagnes. Des larmes abondantes coulèrent des yeux de plusieurs de leurs habitans ; et jamais homme ne fut plus universellement et plus sincèrement regretté. Messire Turgeon, qui avait été longtemps secrétaire de l'illustre défunt et son compagnon de voyages, fut le dépositaire de ses dernières volontés. Il permit, pour la consolation des habitans du faubourg St. Roch, que le corps fut ouvert et que son cœur fût enfermé dans le mur de leur église. Un service fut

chanté avec la plus grande solennité, dans la cathédrale, sur le corps, qui, ensuite, fut déposé dans une voûte sous le sanctuaire. Le gouvernement même s'empessa de donner à cette cérémonie lugubre tout l'éclat possible, en y faisant rendre à l'évêque catholique, les honneurs militaires et civils dûs à son rang élevé. Bientôt les diverses églises du diocèse imitèrent à l'envi la cathédrale : plusieurs oraisons funèbres furent prononcées : et les vertus de ce digne évêque ne s'effaceront jamais de la mémoire de ceux qui l'ont connu.

« Mgr. Plessis était d'une taille médiocre et d'un embonpoint considérable. Sa figure annonçait de la grandeur et de la noblesse. La force de son tempérament fut telle qu'il méprisa les infirmités qui le minaient sourdement et causèrent à la fin sa mort subite. Avec un génie vaste et fertile en ressources il conduisait chaque paroisse, chaque mission, chaque école même comme s'il n'avait eu que d'elle à s'occuper. Son sang froid imperturbable le rendait propre à juger sainement des choses ; et son œil perçant envisageait les hommes sous leur vrai point de vue. Il possédait cette force d'âme qui subjugué et domine.

« Sa présence commandait le respect ; mais la conversation ne languissait pas en sa compagnie. Son entretien était spirituel et intéressant, semé d'anecdotes et de réflexions judicieuses. Doué d'une mémoire étonnante, il citait, selon l'occasion, plusieurs morceaux des auteurs classiques qu'il avait appris dans sa jeunesse ; et il répondit plus d'une fois, sur le champ, aux consultations, appuyant ses décisions de nombreuses autorités.

« Ses occupations continuelles ne lui ont pas permis de communiquer au public le trésor de son érudition. Il a néanmoins composé, outre ses mandemens, plusieurs *Discours* d'appareil, qui n'auraient pas été indignes du siècle de Louis XIV. On a de lui d'excellens sermons latins, prononcés dans diverses réunions du clergé. Le volumineux recueil de ses lettres, qui se conserve dans les archives de l'évêché, offre une source abondante de lumières, et sera toujours d'une grande utilité à ses successeurs.

« D'habiles artistes, canadiens et étrangers, ont employé le pinceau et le burin pour nous conserver ses traits ; et les citoyens de Québec lui ont érigé un monument dans l'église de St. Roch, où le cœur de ce saint prélat est déposé.»



R. P. DOM CLAUDE MARTIN,

FILS DE LA VÉNÉRABLE MÈRE MARIE DE L'INCARNATION,
première supérieure des Ursulines de Québec.

Comme nous avons parlé dernièrement de la Vénérable Mère Marie de

l'Incarnation, nos lecteurs ne manqueront pas de lire avec intérêt la courte notice que nous donnons aujourd'hui sur son fils Dom Martin, et que nous avons extraite de la " Biographie universelle ancienne et moderne par une société de gens de lettres et de savans," ouvrage publié à Paris, chez L.G. Michaud 1811-1828, en 52 Vol. in-8.

Martin (Dom Claude), savant Bénédictin de la Congrégation St. Maur, né à Tours, en 1619, était encore au berceau, lorsqu'il perdit son père ; il n'avait que douze ans, quand sa mère, femme d'une éminente piété, entra dans l'ordre des Ursulines, où elle s'est acquis une grande célébrité. Quelques personnes charitables prirent soin de son éducation ; et le jeune orphelin chercha, par son application, à se rendre digne de la bienveillance dont il était l'objet.

Aussitôt qu'il eut achevé ses cours de philosophie, il vint à Paris prier Mme. D'Aiguillon, amie de sa mère, de lui procurer un emploi ; mais tandis qu'il attendait le résultat des démarches de cette dame, il se sentit tout-à-coup un grand éloignement pour le monde ; et, d'après l'avis de son directeur, il se rendit à Vendôme ; où il prit l'habit de St. Benoît, en 1642.

Dom Martin devint bientôt le modèle de ses confrères par sa douceur, sa piété et son attachement à ses devoirs. Il fut élu prieur du couvent des Blancs-Manteaux en 1654, et chargé successivement de la direction des différentes autres maisons jusqu'en 1668, qu'il fut nommé premier assistant du Supérieur-Général de la Congrégation. Il rendit, dans cette place, d'importans services par son zèle pour le rétablissement et le maintien de l'ancienne discipline ; il prit aussi la défense de la Congrégation, attaquée par les autres corps religieux ; et détermina ses confrères à entreprendre une nouvelle édition des *Œuvres* de St. Augustin. Il fut nommé, en 1690, prieur de Marmoutier ; mais l'affaiblissement de ses forces lui fit désirer de n'être point réélu dans cette charge : il employa les dernières années de sa vie à prier, à se mortifier, et mourut en odeur de sainteté le 9 août 1696 (1). Un de ses plus illustres confrères (*Dom Martène*) a écrit sa *Vie*, Tours, 1697, in-8.

— ❦ —

LE LIBAN ET LA PALESTINE.

(SUITE.)

V.—*Les Juifs.*

Le peuple à qui Moïse annonça que Dieu lui avait assigné la possession de

(1) On a de ce respectable religieux, I. *Oraison funèbre* de Pompeïe De Beillevue, premier président du Parlement, Paris, 1657. II. *Méditations chrétiennes pour les dimanches et principales fêtes de l'année*, ibid., 1669, 2 Vol. in-4. ; traduit en latin par D. Metzger, Saltzbourg, 1695. III. *Conduite pour la retraite du mois*, ibid., 1670, in-12. ; septième édition, 1712. IV. *Pratique de la règle de St. Benoît*, ibid., 1674, in-12 ; traduit en latin. V. Une *Vie* de sa mère Marie de l'Incarnation. VI. Des *Méditations* pour la fête de Ste. Ursule ; de St. Norbert, etc.

Dom Martène a publié *Maximes spirituelles tirées des écrits de Dom Claude Martin*, Paris, 1698, in-12. *L'histoire littéraire de la Congrégation de St. Maur* contient un *Éloge* de ce religieux, p. 163-76.—H'eiss.

la Terre-Promise et contre lequel Jésus prononça l'anathème de la dispersion, n'est plus maintenant représenté en Judée que par une population de 8,000 à 10,000 âmes, vivant à Jérusalem, à Jéricho, à Bethléem, à Nazareth, à Tibériade, etc. Là, comme ailleurs, les Juifs sont marchands, colporteurs, changeurs. De temps à autre, des juifs, devenus riches en Europe, arrivent en Palestine pour y passer les derniers jours de leur vie. Toutefois, le peu de sécurité qu'offrait jusqu'ici cette contrée a empêché ces arrivées d'être nombreuses. Si un gouvernement régulier s'établit en Palestine, la population juive y sera bientôt considérable, et c'est probablement par ces motifs que les Israélites voient avec plaisir la domination de la Judée échapper à la barbarie mahométane.

VI.—*Les Samaritains.*

Ce dernier débris du royaume d'Israël n'a plus d'importance ni politique ni morale, mais c'est une espèce de relique historique, et sous ce rapport, elle mérite bien qu'on en dise quelques mots.

À Naplouse, dans la partie nommée la Haute-Ville ou le Refuge samaritain, habitent un nombre bien limité de familles, fidèles encore au schisme de Jéroboam. Ces Samaritains ont leur grand-pontife, vieillard à longue chevelure blanche, au maintien imposant et d'une dignité sévère. Le sanctuaire de leur synagogue contient le célèbre Pentateuque, le plus précieux des livres hébreux, écrit il y a 3,277 ans par Abischona, qui fut fils de Pleineas, qui fut fils d'Eléazar, qui fut fils d'Aaron. C'est un beau parchemin, bien conservé, qui se trouve dans une espèce de disque en cuivre ; l'écriture, dit M. de Salle, se développe en petites colonnes perpendiculaires aux rouleaux, et non pas en une seule grande colonne à lignes parallèles, que l'on voit dans les synagogues d'Europe.

M. de Sacy dépeint les Samaritains comme pauvres et misérables. M. de Salle n'est point tout-à-fait du même avis, et un officier allemand, qui a pris part à la dernière campagne, accorde même une certaine opulence aux principaux de la tribu. En général, leurs maisons sont propres, ainsi que leurs vêtements. Ils ont adopté depuis assez longtemps le turban musulman aux couleurs rouges et blanches. Ils prétendent être les seuls Hébreux du sang non altéré d'Abraham, et être purs de toute souillure d'alliance latarde. La Bible des juifs, comme celle des chrétiens, est falsifiée, selon leurs assertions, et ils espèrent qu'un jour arrivera, où une des lumières savantes de l'Occident viendra prendre connaissance de la différence qui existe entre leur Bible et la nôtre. Jamais un Samaritain ne peut se marier à une étrangère, et celui qui manque à ce principe cesse de faire partie de leur tribu.

D'après les assertions du grand-pontife, la tribu des Samaritains se composerait maintenant de 200 âmes : M. de Salle ne lui en accorde que la moitié. L'officier allemand, dont nous venons de parler, croit que leur nombre pourrait être de 150 environ.

VII.—*Les Turcs.*

Les prétendus dominateurs guzerains du Liban et de la Palestine, y sont moins nombreux encore que les juifs.

À Jérusalem, à Jaffa, à Siclos, à Byblos, c'est-à-dire, là où ils tiennent encore garnison, ils jouissent d'une certaine considération ; mais hors des murs

de ces forteresses, personne ne respecte leur autorité. Le desterdar de Jérusalem avoue lui-même que les chrétiens sont à présent les véritables maîtres du pays. Parlant des événemens qui amenèrent ces changemens, il en attribua en grande partie l'honneur aux Druses. Ce sont eux, dit-il, qui donnent et enlèvent l'empire de ce pays. Et lorsqu'on lui répondit que maintenant cette tribu adoptait généralement la religion chrétienne, il sourit amèrement, puis leva sa main vers le ciel en s'écriant : *Main de Dieu !*

VIII.—*Les Arabes.*

Cette partie de la population de la Palestine est sans doute celle qui donnera le plus à faire à tout gouvernement régulier que l'on y établirait. L'Arabe est intelligent, généreux, hospitalier, mais le joug de la civilisation lui est insupportable. Quoique cultivant lui-même la terre avec succès, il affectionne la vie aventureuse, les combats et le pillage ; fils du désert, libre, indépendant, il se croit emprisonné dans les villes, et l'ordre, comme nous l'entendons, est pour lui une chaîne de fer trop pesante pour être supportée. Méhémet-Ali faisait garder soigneusement les confins du désert, et de cette manière il empêchait les irruptions des tribus bédouines. Quant à celles établies en Palestine il les forçait au travail, et sans la guerre contre les Druses qui occupait et décimait continuellement ses troupes, il aurait complètement atteint son but à cet égard. Malheureusement à présent les Arabes recommencent de nouveau à s'adonner à leurs mauvaises habitudes, et les secours qui leur viennent du désert y contribuent beaucoup. Les Arabes sédentaires habitent souvent des bourgades ou douaires situés au milieu de cantons chrétiens. Par exemple, près de Tayibeh, un grand bourg chrétien au nord de Gibeah, se trouve une tribu arabe établie au douaire de Diwan (l'ancienne ville Aï). Non loin de Bethléem, les missionnaires Robinson et Smith passèrent tranquillement la nuit à Tekoa, près des tentes d'une tribu qui leur rappela les descriptions que fait l'Écriture des Bergers errans. Entre le désert et Hebron l'on rencontre la tribu des Towara, amie des étrangers et à laquelle appartient le fidèle guide Tuweileh, l'ami de Ruppell, des missionnaires précités et d'autres voyageurs modernes. Du côté de la montagne de Hor, rode une tribu dont le patriarce Sheeh Abon-Zeitoun rançonne les pèlerins. Une autre tribu a pris possession d'Aïalon (Yalo) près de Bethhoron, là où, d'après l'Écriture, Josué prononça les paroles : "Solcil, arrête toi sur Gabaon, lune, n'avance pas sur la vallée d'Aïlon."

La tribu d'El-Madschadal, pauvre, mais assez nombreuse, et dont M. de Forbin Janson, dans son itinéraire, loue beaucoup l'hospitalité, a élevé ses tentes dans les environs d'Ascalon.

Plusieurs tribus arabes ont pris part à la dernière partie de la guerre des Montagnards contre les Égyptiens.

Il est très-difficile d'évaluer avec quelque exactitude la population arabe de la Palestine. Les données des auteurs varient de 30,000 à 50,000. Le premier chiffre paraît être le plus près de la vérité.

(A CONTINUER.)



EXTRAIT DU JOURNAL "THE CATHOLIC" DE HAMILTON.

Il se trouve, parini nos frères séparés de différentes dénominations,

des personnes qui sont blessées de ce que nous essayons à démontrer la fausseté de leurs différentes croyances, telles qu'exposées dans les traités et journaux religieux de leurs nombreux éditeurs. Mais ont-elles réfléchi que nous ne sommes jamais les agresseurs dans ces disputes; que notre Religion est constamment défigurée et mal représentée par ceux qui ont intérêt à tromper; que nous, catholiques, sommes représentés par ces ignorans et malicieux écrivailleurs, comme des idolâtres, des vendeurs de pardons pour les péchés à venir, des ennemis de la Bible ou de la parole de Dieu écrite, et des monstres infâmes, indignes d'être tolérés; que dans leur élégante phraséologie, notre Eglise est *la prostituée de Babylone ou la prostituée vêtue d'écarlate*, le Pape, *l'homme de péché*, *l'antechrist*, Rome, *le siège de la Bête*; que toute notre doctrine est blasphème et corruption; ne conviendront-elles pas que nous avons raison de nous défendre d'imputations si horribles et si insensées? Est-ce que nous devrions garder un profond silence et souffrir que le public protestant, qui ignore notre doctrine, et dont l'opinion à cet égard a reçu une direction erronée, puisse conclure que toute cette calomnie antichrétienne et si longtemps soufferte sans réponse, ne peut en aucune manière être niée?

Il y a eu un temps et un temps très-long, pas moins de trois siècles, pendant lequel notre voix était enchaînée par des ordonnances pénales. Alors nos ennemis avaient la liberté de parler et de publier sur nous tout ce qu'il leur plaisait. Et ils n'ont pas manqué d'employer tout ce tems à nous injurier et à noircir notre caractère. Leurs prétendus complots, leur trahison des poudres (*Gunpowder treason*) et mille autres artifices diaboliques, pour rendre odieuse la religion honnie de nos ancêtres; tout fut employé. Appuyés qu'ils étaient et soutenus par les coupables procédés d'un gouvernement intéressé et persécuteur, ils réussirent à la fin à tromper un public indolent et sans défiance, tant en Angleterre qu'en Ecosse; jamais cependant dans le pays de St. Patrice, cette île des saints, d'où aucune hérésie, aucune secte fanatique ne surgit jamais. Mais, grâce à Dieu, les tems sont changés. Maintenant nous avons la liberté de parler ouvertement. Le soleil de la vérité a reparu à la fin, et a dispersé par ses rayons lumineux les sombres nuages, ces vapeurs changeantes qui s'élèvent de la terre, ces exhalaisons pestilentielles de l'imposture et de l'erreur longtemps propagée.



NOUVELLES DIVERSES.

ROME.—Le gouvernement pontifical vient d'annoncer officiellement au corps diplomatique le rétablissement de ses relations d'amitié avec la cour de Lisbonne. Don Miguel persiste dans son refus d'abdiquer.

—Le Saint-Père a quitté, depuis le 21 octobre, le palais du Quirinal pour aller habiter le Vatican ; il continue à jouir de la santé la plus florissante, et son voyage paraît même avoir augmenté ses forces.

ANGLETERRE.—on lit dans le *Cork-Examiner* :

“ Nous sommes charmé d’annoncer la conversion de lord et lady Holland à la foi catholique romaine : cet heureux événement a eu lieu à Rome tout dernièrement. Cette nouvelle a été apportée par un jeune Anglais qui était parti d’ici laïc protestant, et qui revient prêtre catholique.”

—On lit dans l’*Ami de la Religion* :

“ Un meeting de l’*Intitul catholique* a été tenu, il y a peu de jours, à Londres. M. John Henry Keanne, élu président, a dit qu’il avait vu avec une grande joie, durant un voyage récent dans différentes parties de l’Angleterre, les belles et nombreuses églises catholiques qui surgissent de tous côtés. Il avait surtout observé avec satisfaction la pompe des cérémonies, la tenue religieuse et édifiante des congrégations. Dans plusieurs endroits, au nord de l’Angleterre, la majorité des congrégations se composent de nouveaux convertis. Nulle part cependant le progrès du catholicisme parmi les familles anglaises n’a été aussi étendu, ni aussi remarquable que dans l’ancienne cité archiépiscopale et catholique d’York. La chapelle qui s’y trouve ne pouvant contenir, vu le grand nombre des nouveaux convertis, la moitié des personnes qui s’y rendent de toutes parts, les catholiques d’York ont déjà formé un fonds considérable pour en construire une autre beaucoup plus spacieuse.

—Le 9 novembre Sa Majesté la Reine Victoria a donné naissance à un fils, qui a été nommé Prince de Galles et Duc de Cornwall. L’archevêque de Cantorbéry a ordonné à toutes les églises d’Angleterre des actions de grâces en reconnaissance de cet heureux événement.

Après le roi, la première dignité de l’Etat est celle du fils aîné. Les anciens saxons l’appelaient *aethling*, c’est-à-dire noble. Après la conquête, l’héritier présomptif n’eut plus que le titre de fils du roi. Ce fut Edouard 1^{er}. qui donna à son fils Edouard le titre de Prince de Galles et de comte de Chester. Le Prince de Galles, héritier de la couronne d’Angleterre, est, après son père le chef du royaume. Il doit siéger à sa droite, dans toutes les assemblées solennelles. Depuis l’union, le titre qu’il porte est celui de *Magnæ-Britanniæ princeps*. Il naît avec le titre de Duc de Cornwall, ayant droit à tous les revenus affectés à ce titre. Les revenus du Duc de Cornwall sont évalués à 14,000 livres par an.

Les armes du Prince de Galles sont les armes royales avec un panache de plumes d’Autriche. La devise *Ich dien* (je sers), paraît avoir été prise par le prince Noir à un prince de Bohême qu’il avait tué à Crécy. D’autres prétendent qu’une autre étymologie existe. Le roi Edouard 1^{er}., représentant son fils encore enfant aux habitans de ce pays, leur aurait adressé ces paroles : *Eich dyn* (voilà votre homme !). En cas d’absence de postérité masculine, la fille aînée du roi est héritière présomptive du trône ; elle est plus considérée par les lois que ses jeunes sœurs. La reine Victoria est la première reine régnante qui ait donné naissance à un Prince de Galles.

—Parmi les subsides demandés à la chambre des communes par le ministre tory, figurent 4,460 liv. sterl. pour le collège catholique irlandais de

Maynooth. Cette allocation, qui soulevait dans chaque session une discussion plus ou moins longue et opiniâtre, dont les Colquhoun, les Plumtree et les Inglis faisaient inutilement les frais, vient d'être accordée à une majorité de 75 voix, après un vote que M. Plumtree a cru devoir provoquer pour obéir aux exigences de sa conscience timorée. Sir Robert Peel s'est énergiquement prononcé en faveur de l'allocation et a déclaré qu'il votait depuis trente ans dans le même sens.

—Le samedi 7 novembre, le révérend Michel-Salomon-Alexandre a été consacré évêque (anglican) d'Angleterre et d'Irlande à Jérusalem par l'évêque de Londres, assisté des évêques de Rochester et de la Nouvelle-Irlande. L'évêque exercera sa juridiction dans la Syrie, la Chaldée, l'Égypte et l'Abysinie. Le nouvel évêque est un israélite converti. (S: n.)

Ainsi la propagande protestante ne se repose pas. Les difficultés s'aplanissent devant elle, elle triomphe de tous les obstacles. Qu'est devenue l'opposition que la Porte mettait, disait-on, à l'érection de cet évêché anglican à Jérusalem ? Au fait, il n'est pas probable que le sultan fasse sur ce point grande résistance si les Églises catholiques ne réclament pas énergiquement. L'hérésie, pensionnée par les puissances ennemies de l'Église, va donc s'installer officiellement pour la première fois aux lieux mêmes où l'Église fut instituée et cimentée par le sang de son divin fondateur.

Voilà des germes de division et d'erreur jetés sur ce sol éminemment catholique de la Syrie. Dieu permettra-t-il qu'ils s'y développent ? (*Union Catholique*.)

IRLANDE.—On écrit de Dublin, 11 novembre :

“ A l'occasion de la naissance du Prince de Galles, M. O'Connell vient d'adresser une proclamation aux habitans pour les inviter à illuminer leurs maisons. Cette invitation sera reçue avec enthousiasme. Le docteur Murray, l'évêque catholique, a, de son côté, adressé au clergé une circulaire, dans laquelle il l'invite à offrir, dimanche prochain, des actions de grâces à Dieu pour l'heureuse délivrance de S. M. la reine Victoria et des prières pour qu'il bénisse S. M. et son royal enfant.”

—L'*Univers* s'exprime ainsi à l'égard des dernières élections municipales de l'Irlande :

“ Un fait, qui mérite d'être signalé, nous est révélé par les dernières élections municipales de l'Irlande. On a, jusqu'à ce jour, regardé avec raison comme une source de misères pour ce pays, l'absence d'une classe qui tint à l'aristocratie par la fortune, au peuple par ses sentimens et sa foi ; et sans la mise en vigueur du bill des corporations irlandaises, nous ignorerions encore que, depuis 1800, s'élevait en Irlande, dans le silence et le travail, une bourgeoisie catholique. Cette classe vient de prendre le pouvoir ; elle est aujourd'hui à la tête de l'administration intérieure ; Cork, la seconde ville du royaume, a vu, comme Dublin, un catholique appelé par le suffrage de ses concitoyens à la dignité de lord-maire ; et partout où les catholiques n'ont pas la majorité, ils se trouvent assez forts pour contrebalancer dans les conseils municipaux l'influence de leurs ennemis.

“ C'est là certainement un magnifique triomphe pour l'Irlande ; le peuple en ressentira bientôt les effets ; de nombreuses réformes sont projetées. Aux corporations est confié l'emploi de certaines sommes, qui ne seront plus gas-

pillées par quelques privilégiés, et les pauvres de Dublin jouiront désormais indistinctement de la répartition des fonds assez considérables, dont M. O'Connell, en sa qualité de lord-maire, peut disposer au nom de la corporation.”

—On annonce que M. O'Connell se propose de présenter au parlement en grand costume de maire de Dublin une pétition pour le rappel de l'union.

FRANCE.—Au commencement de septembre trois prêtres sont partis de Nantes pour aller commencer une mission à Noshé, île située près celle de Madagascar. Ils devaient prendre avec eux deux ou trois prêtres de l'île Bourbon. Cette mission peut avoir d'heureux résultats ; car de là les missionnaires pourront peut-être un jour pénétrer dans la grande île de Madagascar. Quelques mois auparavant deux prêtres français étaient partis pour Cayenne. Deux autres étaient à la veille de partir pour la Guadeloupe et deux pour la Martinique.

Dans toutes les colonies françaises on commence à travailler avec zèle et succès à l'instruction des noirs ; les maîtres comprennent pour la plupart la nécessité de faire instruire leurs esclaves. Beaucoup prient les prêtres de se rendre à leurs habitations pour remplir leur saint ministère ; quelques-uns même font élever des chapelles pour y réunir leurs nègres.

—Six missionnaires, dont trois prêtres et trois frères, appartenant à la congrégation des Maristes, dont le principal établissement est à Lyon, après un court séjour au séminaire des Missions-Etrangères à Paris, sont partis pour l'Angleterre, d'où ils devaient s'embarquer pour se réunir à Mgr. Pompallier, évêque de Maronée et vicaire apostolique de la Paulynaisie occidentale. Ce vénérable Prélat, avec les secours des zélés missionnaires, ses coopérateurs, continue à recueillir les plus grands succès dans ses travaux lointains.

Quatorze missionnaires, tant prêtres que frères appartenant à la même congrégation, se sont embarqués à Portsmouth, en décembre 1840, pour la même destination ; on a reçu d'eux des lettres, datées de Sydney, du mois de mai dernier. Ils étaient tous arrivés en bonne santé à la Nouvelle-Hollande et avaient reçu des missionnaires catholiques d'Irlande, stationnés dans cette colonie, l'accueil le plus fraternel et l'hospitalité la plus généreuse. Mgr. Pompallier leur faisait savoir qu'il les attendait à la Baie-des-Iles avec la plus vive impatience, et ils devaient s'embarquer pour leur destination à la fin de mai.

—Par une bulle de Sa Sainteté Grégoire XVI en date du 1er. des calendes d'octobre, l'Eglise de Cambrai vient d'être érigée en archevêché ayant pour suffragant l'évêché d'Arras. C'est l'accomplissement des vues de Pie VII d'heureuse mémoire.

—Mgr. Cottret, évêque de Beauvais, vient de mourir à l'âge de 72 ans.

—Mr. Picot, ancien rédacteur de *l'Ami de la Religion* est mort à Paris le 15 novembre dernier.

Pologne.—L'aggrégation administrative et judiciaire de la Pologne à la Russie est un fait consommé. Jusqu'à présent ce malheureux royaume avait conservé un conseil d'Etat distinct, qui lui laissait au moins un semblant de nationalité. Cette distinction, tout illusoire qu'elle était en fait, vient de disparaître. Un ukase est intervenu, qui abolit à la fois le conseil d'Etat et la cour de justice supérieure, et les remplace par deux départemens du sénat

dirigeant. Comme le sénat dirigeant n'est en définitive qu'une délégation du conseil de l'Empire, il en résulte que le royaume de Pologne se trouve tout-à-fait rangé maintenant dans la catégorie des provinces-unies.

Le prince Paskiewitsch devait se rendre incessamment à Berlin pour communiquer au gouvernement les changemens que l'empereur Nicolas se proposait d'opérer dans l'organisation du royaume de Pologne.

—D'après un journal allemand, la population de la Russie s'élevait, en 1838, à 54 millions d'âmes, non compris la Pologne, la Finlande et la Caucasic. La population totale est de 62 millions. Les forces de terre et de mer sont évaluées à 1,333,000 hommes.

Une lettre d'un missionnaire apostolique, écrite du royaume de Siam, en date du 20 mars dernier, donne des détails intéressans sur l'événement dont le Cambodge ainsi que les frontières du royaume de Siam et de l'empire d'An-Nam ont été le théâtre, depuis la destruction de Battambang;

“Dans ma dernière lettre, en vous faisant l'histoire de nos tristes aventures, je vous disais que je me rendais à Pinang, pour la deuxième fois, afin d'attendre une barque annamite que Mgr. Cuénot devait envoyer à Sincapour, pour me conduire en Cochinchine, en février 1841. Nous touchons à la fin de mars et la barque ne vient pas. Ce retard annonce quelque catastrophe. M. de la Motte étant mort en prison par suite des mauvais traitemens qu'il a subis, il ne reste plus dans le vicariat apostolique de la Cochinchine que trois missionnaires, dont un est hors de combat. M. Rosamel, commandant de la corvette française la Danaïde, vient de me remettre quelques lettres de Bang-Kock, qui ne confirment que trop mes tristes pressentimens. D'après ces lettres, le Tong-King est en pleine révolte; la guerre civile ravage la Cochinchine, et le Cambodge annamite est tout en feu. Voici ce qui a donné lieu aux troubles qui inondent de sang le Cambodge. Le roi de Cochinchine (l'empereur d'An-Nam), poussé par je ne sais quel esprit de vertige et d'erreur, s'est mis dans l'esprit de faire prendre à ses sujets le même costume. En conséquence, il a publié un édit pour forcer les Cambégiens à se vêtir comme le reste de ses sujets. En second lieu, il a chargé quelques mandarins d'enlever deux filles de l'ancien roi du Cambodge, son vassal, pour en faire ses concubines; à cette nouvelle, les esprits se sont exaspérés, au point qu'un soulèvement général a eu lieu en même temps sur tous les points du Cambodge annamite. Les Cambégiens, qui formaient la majorité de la population dans la plupart des localités, ont fait main basse sur les Cochinchinois, ont massacré les mandarins et ceux qui ont tenté de leur opposer de la résistance. Dans la crainte d'être victimes d'une réaction, ils ont appelé à leur secours l'armée siamoise qui se tient sur les frontières depuis une année, épiant sans cesse l'occasion de se venger de l'émigration, qui eut lieu l'année dernière à Battambang. Les soldats annamites se sont réfugiés dans les villes fortes et, quoique en bien petit nombre, ils se défendent contre les forces réunies du Siam et du Cambodge. Les Siamois se tiennent néanmoins tellement assurés de la victoire, que le général a déjà écrit à Bang-Kock, pour consulter le roi sur les mesures à prendre pour transférer dans la capitale les nombreux ennemis qu'il cerne, et qui vont tomber entre ses mains.

“Au milieu de ces bouleversemens, que deviendront nos pauvres chrétiens, que le Prince rebelle entraîna à sa suite l'année dernière ? S'ils sont repris par les Siamois, je

crains fort qu'ils n'aient tous la tête tranchée, quoiqu'ils soient aussi innocens que moi de la révolution de Battambang. Ils ont émigré par force et sous peine de se voir massacrés par le vainqueur. Mais n'importe, la justice de ces pays n'est pas scrupuleuse. Quelques jours avant mon départ de Battambang, j'ai vu juger quelques-uns de ces émigrés, qu'on avait ressaisis. Sans examiner s'ils avaient pris une part active à la révolte, un mandarin, nonchalamment assis sur une natte, n'adressait que cette question aux prisonniers qu'on amenait devant lui : *As-tu servi le prince ?*—*Oui, mais je n'ai pas pris les armes, je n'ai cédé qu'à la violence.* Et, là-dessus, sans autre forme de procès, le mandarin disait à ses gens : *Qu'on lui tranche la tête, et on le décapitait à l'instant même.* Cette opération se renouvelait si souvent, qu'en me rendant à la forteresse, je marchais toujours dans le sang, obligé de tenir mon mouchoir sous mon nez à cause de l'odeur fétide qu'exhalaien les nombreux cadavres qu'on laissait étendus sur le lieu du supplice, jusqu'à ce que les vautours et les chiens n'eussent plus laissé que les os. Quand je me rappelle ces scènes d'horreur et de barbarie, je frémis, en pensant que mes infortunés néophytes subissent peut-être maintenant le même sort.

“ Ce n'est pas seulement en Cochinchine et au Tong-King que la persécution ravage le champ de l'Eglise. Il paraît que les chrétiens du Sutchuen et de plusieurs autres provinces de la Chine ont aussi leur part du caïce d'amertume. Pour la Corée, on la dit dans la dernière détresse. Ni l'évêque ni ses missionnaires n'ont écrit cette année. On attendait leurs courriers au milieu du mois de décembre dernier à Macao, et aucun n'a paru. Des Chinois venus de Péking ont assuré que la mission de Corée est aux abois, et que Mgr. Imbert et ses prêtres ont été martyrisés, avec un grand nombre de chrétiens. Peut-on se fier à ce rapport ? Je n'en sais rien ; mais le défaut de nouvelles est regardé ici par tout le monde, comme une confirmation de ces bruits, qui ne prennent que trop de consistance.

“ Vous avez dû apprendre l'arrestation de M. Taillandier à Canton. Il est maintenant rendu à la liberté. M. Barrot, consul français à Manille, a remué ciel et terre pour tirer ce missionnaire de prison, mais sans succès. C'est l'amiral anglais, Elliot, qui, dans ses négociations avec les Chinois, a exigé la mise en liberté de notre compatriote ; cet acte de générosité de la part d'un anglais, au moment où l'on croyait la guerre déclarée entre la France et la Grande-Bretagne, sera, je l'espère, apprécié par le gouvernement français.,,

SYRIE.—On lit dans l'*Ami de la Religion* :

“ Les cours gratuits du collège dirigé par les Jésuites à Beyrouth sont en activité depuis quelque temps ; plus de cent cinquante jeunes Arabes y sont admis pour étudier diverses langues, telles que l'arabe, le grec, le français, l'anglais, le turc, l'italien et le syriaque.

“ C'est une idée éminemment chrétienne (disons-le à l'honneur du Saint-Siège), que celle de fonder ce collège ; et le choix du P. Ryllo, sous la direction duquel il est placé, est un bonheur pour des populations que ce religieux connaît depuis si longtemps.

“ On ne pouvait saisir un moment plus opportun pour faire un pareil établissement, car tout porte à prévoir dans ces contrées de grands changemens, dont plusieurs sectes disputent l'initiative à la religion catholique. La société biblique, et principalement la société américaine, qui fait de grands frais pour

s'attirer des prosélytes, sous le prétexte de répandre l'instruction, ne cessent l'une et l'autre d'exploiter les Libanais.

“ Le collège, dirigé par les PP. de la Société de Jésus, a été établi dans le double but de populariser l'instruction et de soustraire les fidèles aux séductions des ennemis de notre sainte religion.”

ESPAGNE.—L'allocation de 15,000 liv. accordée à la Reine-régente Marie Christine, en juillet dernier, par une décision des Cortès, vient d'être supprimée par un décret d'Espartero, en date du 26 octobre.

ÉTATS-UNIS.—Le *Catholic Herald*, de Philadelphie, du 2 décembre courant donne le détail d'une belle et majestueuse cérémonie qui eut lieu le 30 nov. dernier, fête de St. André, dans l'Eglise de St. Marie, de cette ville. C'était la consécration du Très-Révd. Pierre Rich. Kenrick, coadjuteur de Mgr. Rosati, évêque de St. Louis, et frère de Mgr. Frs. Kenrick, évêque-coadjuteur de Philadelphie. La consécration fut faite par Mgr. Rosati lui-même, qui arrivait de Rome, où le St. Père plein d'estime pour son mérite et se rappelant les services qu'il a rendus à toute l'Eglise, pendant qu'il était à la Propagande, vient de lui accorder ce coadjuteur et de le nommer son légat pour Haïti, où des besoins pressans requièrent immédiatement sa présence. Quatre évêques, outre le consécrateur, assistaient à la cérémonie, savoir: Mgr. Fenwick, coadjuteur de Philadelphie, Mgr. England, évêque de Charleston, Mgr. de Forbin Janson, évêque de Nancy et de Toul, et Mgr. Lefebvre, coadjuteur du Détroit. Un clergé nombreux les accompagnait; et le sermon de circonstance fut prêché par Mgr. England.

—Mgr. de Nancy s'est embarqué à New-York, le 2 du courant, sur le *Baltimore*, faisant route pour la France.

NOUVEAU BRUNSWICK.—On parle d'un engagement qui aurait eu lieu sur le territoire en dispute entre les troupes anglaises et la garnison du fort américain.

CANADA.—Les Pères Oblats ont commencé à St. Hilaire leur première mission le 9 décembre courant. On nous écrit que Mr. de Rouville vient de faire don à l'église de cette paroisse de 7 à 8 tableaux.

—On lit dans une lettre de Perth, Haut-Canada, du 22 nov. 1841 :

“ Le township de Ramsay, grâce à Dieu, peut maintenant s'enorgueillir d'une belle église catholique, ornée d'une élégante tour. Cette œuvre est due à un peuple comparativement pauvre, mais qui mérite des éloges pour s'être réuni dans la vue de se préparer un lieu convenable, où il pût adorer son Dieu en esprit et en vérité. L'état déjà avancé de cet édifice est dû en grande partie aux efforts constans et infatigables du pasteur du lieu, le révérend J. H. McDonough.”

(*The Catholic.*)

—Le Rév. Th. Gibney, de Guelph, a dernièrement bâti trois églises sur le territoire Huron, une à Goderich, une autre à Mickillip, vulgo Irishtown, la troisième à Stratford.

(*Id.*)

—Il se tiendra, lundi prochain à 9 heures A. M., à la *Maison de la Providence*, une assemblée de la corporation, à laquelle toutes les Dames charitables de la ville sont priées de prendre part.